

**LA GRAMMATICA RUSSICA  
DE HEINRICH WILHELM LUDOLF (1696)  
COMME GRAMMAIRE PIÉTISTE**

ROGER COMTET

La *Grammatica russica* de Heinrich Wilhelm Ludolf (1655-1712) parue en latin en 1696 à Oxford (Ludolf 1958) est bien connue des slavisants comme la première grammaire russe de l'histoire et les formes vivantes qu'on y trouve ont été souvent exploitées par la suite. Jusque là, la Russie n'avait connu que des grammaires du slavon ecclésiastique publiées dans les aires ukrainienne et biélorusse, telles celle de Zizanij (Zizanij 1596), Smotrickij (Smotrickij 1619) ; il s'agissait là, face à la Contre-Réforme catholique, d'affirmer la dignité du slavon comme langue de la Bible à parité avec le latin et le grec et l'ouvrage de Smotrickij connut un grand succès en Russie avec plusieurs fois rééditions jusqu'en 1721 (voir édition critique récente de O. Horbatsch 1974). De même, l'installation des clercs de Kiev à Moscou dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle y encouragea les éditions slavonnes (voir Burcev 1637 ; Slavineckij 1664-1676 ; Istomin 1694). Dans l'aire russe orthodoxe, le slavon, langue créée par Cyrille et Méthode au IX<sup>e</sup> siècle sur la base du macédonien

pour christianiser les Slaves était la langue écrite de prestige, utilisée pour tout ce qui se rapportait au culte et pour les genres élevés de la littérature et qui participait ainsi à la situation typique de diglossie que connaissait la Moscovie (Unbegaun 1950 ; 1965). Le russe indigène se trouvait en effet cantonné aux besoins domestiques et utilitaires ; et, comme c'est souvent le cas dans ce genre de situation, les intéressés n'avaient guère conscience de cette dualité, d'autant plus que le slavon était proche parent de la langue vernaculaire et l'avait de surcroît fortement influencée (voir tous les « slavonismes » qui imprègnent le russe contemporain) ; les russophones pratiquaient le slavon dans leurs prières, dans le culte, c'était dans le Psautier et le Ménologe rédigés dans cette langue qu'ils apprenaient à lire. Ils étaient donc d'avis que leur langue quotidienne n'était qu'une corruption de l'autre, une version abâtardie et vulgaire qui, privée de littérature, ne méritait guère qu'on s'y intéresse, attitude que l'on retrouverait chez les patoisants de France vis-à-vis de leur langue maternelle. Pareil aveuglement était partagé par les étrangers, témoins les protestants polonais qui se crurent obligés d'utiliser le slavon pour s'adresser aux Ruthènes au XVI<sup>e</sup> siècle (Martel 1938, 206-215).

Pourtant, le nouveau purisme slavon introduit par les émigrants slaves des Balkans chassés par les Ottomans aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles puis par les lettrés ukrainiens à Moscou ainsi que par l'Académie slavo-gréco-latine de Moscou approfondissait la distance entre slavon et russe. Le slavon était de moins en moins compréhensible au commun des mortels, faisant ainsi mentir Cyrille qui l'avait créé justement pour mettre à la portée de tous les textes sacrés, déclarant qu'il serait honteux de condamner les autres peuples « à la cécité et à la surdité » en n'utilisant que les trois langues sacrées traditionnelles pour la liturgie (Vaillant 1968, 34). En même temps, les besoins créés par l'ouverture du pays aux techniques occidentales créaient un appel de nouveaux vocables que le seul slavon était inapte à satisfaire. Ludolf créa donc sa grammaire russe alors que couvait en Russie une situation de pré-crise linguistique en mettant le premier en évidence la dualité linguistique qui y régnait avec sa formule lapidaire *Loquendum est Russica & scribendum est slavonica* qui est devenue de nos jours un lieu commun (Vinogradov 1982, 11 ; Seemann 1984, 103-106 ; Uspenskij 1987a, 245). Leibniz perçut bien cette nouveauté puisqu'il regrettait que Ludolf ne traitât point aussi de la « langue Sla-

vonne », « langue des Sçavants en Moscovie » en la comparant « avec la Langue courante des Moscovites » (Lettre à Sparwenfeld, in Koulmann 1932, 405). Mais il fallut attendre la *Grammaire russe* de Lomonosov en 1757 pour que l'on disposât enfin d'une première grammaire russe écrite en russe par un Russe (Lomonosov 1757) alors que la grammaire slavonne restait à l'honneur (Maksimov 1713) et l'illusion d'un « slavorusse » unique et homogène va perdurer en Russie jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle (Šiškov 1803).

La grammaire de Ludolf, « si injustement négligée » (Unbegaun 1938, 145), n'a été redécouverte que dans les années trente par le linguiste Boris Aleksandrovič Larin (1893-1964) qui la réédita (Larin 1937) car il comprenait l'intérêt exceptionnel des témoignages des étrangers pour l'histoire de la langue russe (voir aussi Larin 1941 ; 1948 ; 1959) ; jusque là en effet l'attitude constante des Russes avait été de mépriser et dénigrer ces témoignages (voir la critique de Ludolf chez Kačenovskij 1807 ; Bulič 1893 ; Jagič<sup>1</sup> 1910, 66), manifestant ainsi une méfiance ancestrale vis-à-vis de l'Occident, dont la rationalité desséchante était jugée a priori inapte à rendre compte de la spécificité complexe de la russité. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Lomonosov, dans ses attaques contre l'historien allemand Schlözer, n'affirmait-il pas qu'un étranger ne saurait comprendre l'histoire nationale russe ? (Bernard 1997, 46) Mais désormais la grammaire russe de Ludolf est la plus célèbre et la plus souvent citée parmi toutes les grammaires russes rédigées par des étrangers qui ont précédé celle de Lomonosov ; on ajoutera qu'elle mériterait de la part des francophones une attention toute particulière car la *Grammatica russica* a servi de modèle à la première grammaire russe écrite en français, la *Grammaire & Methode Russes et Françaises* rédigée en 1724, par Jean Sohier, « interprète en langues Esclavonnes, Russe et Polonnoise dans la Bibliothèque du Roy<sup>2</sup> » ; l'imitation était ici si poussée qu'on a longtemps considéré cet ouvrage comme une simple traduction de celui de Ludolf (Obnorskij 1960, 147).

- 
1. Bien que Croate d'origine, Jagič avait longuement séjourné et enseigné en Russie.
  2. Demeuré à l'état de manuscrit et conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal puis à la Bibliothèque de France, cet ouvrage n'a été publié en fac-similé que récemment (Uspenskij 1987b).

Tout dans la *Grammatica russica* ne peut qu'intriguer : une première grammaire russe composée par un Allemand, rédigée en latin, éditée à Oxford... Certes, le fait que la grammaire initiale d'une langue soit composée par un étranger est banal dans l'historiographie de la linguistique ; il suffit de penser ne serait-ce qu'à la première grammaire française dont nous sommes redevables au Britannique John Palsgrave (1480-1554) vers 1530 (*Lesclarcissement de la langue francoyse*). Mais l'étrangeté de la *Grammatica russica* demeure entière et, en fait, peu explorée car c'est surtout l'aspect linguistique de la grammaire de Ludolf qui a retenu l'attention jusqu'ici (Koulmann 1932 ; Matthews 1960, 311 ; Cocron 1966 ; Worth 1981, 199 ; Durovič 1995, 28-29 ; Archaimbault 1999, 87-98). Nous voudrions donc apporter sur ce point quelques éléments explicatifs et mettre du coup en valeur les implications extra-linguistiques de l'œuvre. Pour cela, nous commencerons par exposer brièvement la vie de l'auteur, puis le contexte général dans lequel a été composée la *Grammatica russica*. avant de tenter une analyse de contenu de cette dernière.

## 1. REPÈRES BIOGRAPHIQUES

La littérature consacrée à Ludolf est fort limitée (Simmons, 1950 ; Tetzner, 1955 ; Dunn, 1993) mais nous permet malgré tout d'apprendre qu'il est né à Erfurt en Thuringe en 1655, sept ans après que la paix de Westphalie eût mis un terme à la Guerre de Trente Ans. Sa famille, qui se compose de notables appartenant à l'Église évangélique, est établie là depuis plus de deux siècles ; il fréquente le collège de la ville (*Ratsgymnasium*) dirigé par Zacharias Hogel, élève de Wolfgang Ra(d)tke (1571-1635) dit Ratibius. Ratke avait eu le mérite de réformer l'école allemande sous l'influence de Luther en y introduisant l'étude de l'allemand dès 1618, innovation qui se répandit peu à peu dans les écoles des villes et celles dépendant des princes protestants tout au long des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ; Hogel poursuivit ces réformes en insistant sur la pédagogie (Zaxar'in, 1995, 175-176). Devenu très tôt orphelin, Ludolf est confié aux soins de son oncle, Hiob (Job) Ludolf (1621-1704), illustre orientaliste, sur la personnalité duquel il convient de s'attarder.

Ce linguiste polyglotte qui aurait pratiqué 27 langues (dont des langues slaves) s'était passionné pour les langues d'Abyssinie auxquelles il consacra une série d'ouvrages, parmi lesquels une *Grammatica amharicae linguae* parue en 1698 à Francfort-sur-le-Main<sup>3</sup>. ; on lui doit aussi une *Historia Æthiopica* parue dans la même ville en 1681<sup>4</sup> ; il entretenait vers 1692 une correspondance avec Leibniz auquel il servait d'informateur pour son projet d'inventaire des langues du monde (Waterman 1978). On lui doit d'avoir pratiquement le premier établi la parenté des langues sémitiques en se basant surtout sur les flexions dans sa *Dissertatio de harmonia linguae aethiopicæ cum ceteris orientalibus* (1702). Il est évident que chez ce piétiste fervent la fascination pour l'Abyssinie, vieille terre chrétienne mystérieuse, s'expliquait pour des raisons religieuses : il s'agissait là d'œuvrer à la réunion des Chrétiens du monde entier. C'est que le mythe moyenâgeux de communautés chrétiennes plus ou moins imaginées en Afrique (le royaume du prêtre Jean) ou aux Indes (les disciples de l'apôtre Thomas) était toujours vivace après avoir lancé les navires portugais d'Henri le Navigateur à la découverte du monde au XV<sup>e</sup> siècle ; à la même époque, les Jésuites tentaient aussi de s'implanter (vainement) en Éthiopie, et Jacob Wemmers avait publié son *Lexicon Æthiopicum* en 1638 sur les presses de la Congregatio de Propaganda Fide. En 1683, on voit Hiob Ludolf conseiller à l'Empereur Léopold I<sup>er</sup> de s'allier aux Abyssins alors que les Turcs sont aux portes de Vienne. Les dons linguistiques de Hiob Ludolf lui permirent également de remplir diverses missions diplomatiques.

Entre temps, Heinrich Ludolf s'était inscrit en 1675 à l'université de Iena. Les nombreuses relations dont disposait Hiob Ludolf lui permirent de faire inviter son neveu en Angleterre en 1677 (certaines sources parlent plutôt de 1678) à l'invitation d'Edward Bernard, orientaliste, mathématicien et astronome à Oxford. C'est ainsi que Ludolf put entrer en 1680 comme secrétaire à l'ambassade du royaume de Danemark à Londres avant d'être mis spécialement au service du prince Georges de Danemark en 1686 ; Georges était depuis 1683 le mari de la princesse Anne Stuart qui

3. Voir aussi : *Grammatica Amharicae linguae et lexicon amharico-latinum* ; *Lexicon aethiopico-latinum* ; *Grammatica linguae Æthiopica* ; *Lexicon aethiopico-latinum*.

4. Il l'enrichira de *Commentarius ad historiam Æthiopicam* (1691) et *Appendix ad historiam Æthiopicam* (1693).

devait ensuite monter sur le trône d'Angleterre en 1702, il était proche des milieux piétistes saxons. La connaissance que Ludolf avait de nombreuses langues étrangères (latin, anglais, italien, grec ancien et moderne, hébreu, arabe et turc...) dut faciliter son engagement. Menant une vie effacée, il parut affecté de troubles psychiques lorsqu'il publia en 1691 des *Meditations upon Retirement from the World* pleines d'un délire mystique. Le prince Georges le congédia, non sans lui accorder une pension substantielle, et il le fit rapatrier chez son oncle à Francfort-sur-le-Main. À cette époque, Hiob Ludolf était déjà piétiste et très lié à August Hermann Francke (1663-1727), disciple de Philipp Jakob Spener et l'un des fondateurs de l'université piétiste de Halle. Francfort était l'un des centres piétistes de l'Allemagne, avec son *Collegium pietatis* consacré à l'étude des saintes écritures par Spener, fondateur du mouvement.

Heinrich Ludolf s'établit ensuite à Halle, non loin d'Erfurt, où, définitivement converti après sa crise existentielle, il peut fréquenter assidûment le cercle piétiste dominé par la figure de Francke. C'est alors qu'il semble avoir rencontré Spener qui lui laissa une impression inoubliable. Comme on l'a vu, son oncle Hiob ajoutait à la dévotion piétiste fondée sur la piété, l'étude de la Bible et l'évangélisme une très grande curiosité pour les pays peu connus et leurs langues. Il influença en ce sens son neveu qui, définitivement rétabli, entreprit son voyage en Moscovie. Quel en était le but ? il semble qu'il était investi de plusieurs missions : les Danois l'auraient chargé de sonder les Russes sur une éventuelle alliance commune contre la Suède et les Anglais lui auraient demandé de prendre des contacts pour conclure de nouveaux traités commerciaux (Tetzner 1955, 24-25). Mais l'essentiel pour lui était bien sûr de concourir à la connaissance mutuelle des Chrétiens et à leur réunion, son voyage était avant tout missionnaire.

Pour aller en Russie, il emprunte la Baltique, avec des haltes en Suède, à Riga, Reval (actuelle Tallinn) avant d'atteindre Narva en novembre 1693. Le séjour en Suède, même si on n'en connaît pas les détails, mérite d'être mentionné ; le pays était passé à la Réforme dès le XVI<sup>e</sup> siècle. C'était alors le centre de la slavistique européenne, grâce au roi Gustave Adolphe qui, dans des buts de prosélytisme, avait fait installer à Stockholm une typographie slave qui permettait d'envoyer clandestinement de la littérature protes-

tante en Russie (Sjöberg 1975). Le *Catéchisme* de Luther avait ainsi été traduit en russe dès 1628 (Collijn 1913). Au cours de ses campagnes, le roi veillait aussi à ce que le maximum de livres soient recueillis et transférés en son pays ; à ce fond s'ajoutèrent ensuite tous les ouvrages acquis systématiquement par le linguiste Johan Gabriel Sparwenfeld au cours de son séjour à Moscou de 1684 à 1687<sup>5</sup> : c'est l'origine du fond slave exceptionnel que l'on retrouve aujourd'hui à Uppsala.

Ludolf sait déjà un peu de russe avant d'arriver, ce qui, combiné à son expérience des langues étrangères, lui permet d'assimiler cet idiome rapidement. En même temps il étudie les questions religieuses. Le nom de Ludolf n'était pas inconnu à Moscou car l'*Historia Æthiopica* de son oncle y avait été traduite par les traducteurs attachés au *posol'skij prikaz* [Service des ambassadeurs] et circulait sous forme manuscrite parmi la société cultivée (Cocron 1962, 18-19). ; elle était dédicacée au futur tsar Pierre I<sup>er</sup> et à son frère Ivan et ce pourrait être l'origine des rêves éthiopiens de Pierre (Florovskij 1966), voire d'une longue tradition en Russie (voir Jesman 1958). Tout cela, joint aux dons de musicien de Heinrich, à la vivacité et la sensibilité de son caractère, à sa sociabilité, devait lui faciliter les contacts et lui ouvrir les portes. On sait qu'il fréquenta plus particulièrement le prince Boris Alekseevič Golicyn, homme cultivé, qui communiquait en latin avec lui ; il avait été précepteur de Pierre I<sup>er</sup>, et l'avait aidé à se maintenir sur le trône, ce qui permit à Ludolf d'être présenté au tsar en personne ; l'un des deux exemplaires de la *Grammatica russica* conservés à Moscou sera d'ailleurs dédicacé au monarque (Obnorskij 1960, 144-145), l'autre l'étant à Golicyn. A la fin de son séjour de dix-huit mois, en juin 1694, Ludolf a acquis une maîtrise suffisante du russe pour pouvoir entretenir une correspondance en cette langue (Tetzner 1955, 124-126, 135-137, 142-143) et avoir accumulé notes et observations sur la langue parlée et écrite. Il aurait peut-être aussi profité de son séjour pour voyager dans la région de la Volga et de Novgorod.

Il revient en Angleterre où il compose et fait publier en mai 1696 sa *Grammatica russica* à l'imprimerie de l'université d'Ox-

---

5. Sparwenfeld, sur la base des matériaux rassemblés à Moscou, composa un grand dictionnaire russe-latin demeuré à l'état de manuscrit dans le but, approuvé par Leibniz, d'ouvrir la Moscovie à l'Europe (Birregaard 1971).

ford à l'aide de casses de caractères russes venues d'Amsterdam (œuvre de Jan Adolff Schmid, alias Johann Adolf Schmidt, d'origine francfortoise), centre où l'imprimerie hollandaise connaît alors son âge d'or<sup>6</sup>. C'est à la même époque que Pierre I<sup>er</sup> découvre l'Europe lors de son ambassade de 18 mois (1697-1698), séjournant même à Oxford où la *Grammatica russica* venait d'être publiée. Ludolf voyagera ensuite dans le Proche-Orient pendant trois ans, de 1698 à 1700, toujours guidé par son idéal d'œcuménisme ; il s'arrête à Smyrne, à Constantinople, à Jérusalem et au Caire. Cela lui permet de rédiger un mémoire sur l'état des Chrétiens dans le Levant. Il revient s'établir définitivement à Londres en décembre 1700 et devient membre de la Society for Promoting Christian Knowledge. C'est en liaison avec ces pieuses activités qu'il voyagera encore aux Pays-Bas, au Danemark et en Allemagne jusqu'à Danzig. Il meurt à Londres, éternel célibataire, le 25 janvier 1712. On publiera à titre posthume les pieux écrits qu'il avait composés à la fin de sa vie (Ludolf 1712).

Il est confondant de relever au terme de cette brève relation tous les contre-sens qui ont pu être commis par les Russes à propos de Ludolf, preuve supplémentaire du peu de cas qu'ils font de leurs « découvreurs » étrangers. Obnorskij en fait un « touriste » en Moscovie ou encore un « Hollandais » (Obnorskij 1960, 145, 162). A. Florovskij le considère comme un « Anglais » (Florovskij 1938, 240). Tout récemment encore on pouvait le voir travesti en « savant hollandais »... (Amirova... 1975, 188). Les Russes ont décidément bien du mal à accepter leurs découvreurs étrangers et à leur accorder l'attention qu'ils méritent...

## 2. LE CONTEXTE DE L' ÉPOQUE

---

6. Pierre I<sup>er</sup> devait d'ailleurs y faire organiser un peu plus tard, à partir de 1699, une imprimerie russe confiée à Jan Tessing avec la collaboration d'Il'ja Kopievskij pour l'édition de livres profanes, surtout utilitaires, type d'éditions qui se heurtait encore alors à de fortes résistances dans la Sainte Russie (Danilevskij 1954, 27-30). Amsterdam était devenue alors un centre d'édition européen pour toutes les publications non conformistes, voir subversives.

Dans une période d'expansion européenne continue que rien ne semble pouvoir arrêter et qui n'épargne aucun des des cinq continents, la Russie éveille l'intérêt de l'Occident. Les relations entre Russie et Occident se développent rapidement ; on sait que, dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, ce sont des architectes italiens qui sont appelés à Moscou pour construire le nouveau Kremlin ; des accords commerciaux sont conclus avec la Suède (1524), l'Angleterre et sa *Moscovity company* (1555), puis les Pays-Bas, qui succèdent à ceux conclus jadis avec la Hanse. La Russie vend des matériaux bruts, non élaborés, et achète des produits manufacturés. Et c'est alors que commerçants et artisans germaniques, la plupart luthériens, commencent à s'installer à l'invitation de Basile III à Moscou dans un quartier réservé, le « Faubourg des Étrangers » (*nemeckaja sloboda*). Ils peuvent pratiquer librement leur religion à condition de ne pas se livrer au prosélytisme. Dès le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, le recrutement des spécialistes étrangers devient ainsi systématique et c'est comme si la pénétration du savoir technique et scientifique annonçait celle des influences religieuses.

Du point de vue spirituel, à l'avènement de Pierre, l'orthodoxie russe vient de vivre la grande crise du « raskol », schisme provoqué par la révision des Livres Saints, qui l'a laissée profondément affaiblie. Elle se retrouve en effet divisée en trois tendances : celle de l'orthodoxie maintenue dans l'esprit de la vieille foi russe, celle d'une réforme placée sous l'égide de l'Orient grec et celle enfin d'un puissant mouvement favorable à l'influence latine (Cocron 1962, 15). En fait, la vieille foi, beaucoup trop rigide, doit céder le terrain au mouvement réformateur patronné par l'Église grecque mais qui lui-même, par manque de dynamisme et de combativité, est peu capable de s'opposer aux influences latines qui pénètrent par la Pologne et l'Ukraine. A partir de là, la monarchie refondée par Pierre I<sup>er</sup> devient absolutiste et prétend contrôler l'Église en même temps que la Russie s'ouvre au savoir occidental. Cette situation d'instabilité religieuse ne peut que fortifier les prétentions missionnaires de l'Occident.

L'orthodoxie russe va ainsi se trouver soumise à une rude compétition entre catholicisme (les Jésuites) et protestantisme dans le contexte général de la Réforme et de la Contre-Réforme. Aux portes du pays, la Pologne et la Lituanie viennent de voir l'église catholique l'emporter après les succès protestants initiaux des

« Frères polonais » que favorisait une exceptionnelle tolérance (voir Jobert 1974). En 1596 se situe l'Union de Brest qui crée une église uniate de rite oriental rattachée à Rome et qui divise les orthodoxes d'Ukraine. C'est alors aussi que le prêtre catholique croate Križanić passe dix-huit ans dans l'empire des tsars de 1659 à 1677 avec le dessein d'insérer la Russie dans le monde catholique en détachant l'Eglise russe de Constantinople, ce que devait faciliter un projet de langue slave œcuménique, mais sa tentative se termine par un échec (Džambo, Kessler 1988 ; Chaillou-Geronimi 1998). Smotrickij va dans le même sens en rêvant d'unifier uniates et orthodoxes. Mais la Contre-Réforme à l'Est se manifeste surtout par l'action des Jésuites installés en Pologne et l'Ukraine occidentale qui sont sous son contrôle ; or cette région joue alors pour la Moscovie le rôle d'une « sorte de fenêtre ouverte sur l'Occident » (de Laroussilhe 1989, 27). Les Jésuites y ouvrent des collèges dès le XVII<sup>e</sup> siècle avec lesquels le collège orthodoxe Mohyla, fondé à Kiev en 1632, voudra rivaliser en dispensant un enseignement en latin conforme à la tradition des humanités et en formant ainsi une bonne partie des élites ukrainiennes et russes. Sous Pierre I<sup>er</sup>, une mission jésuite s'installe à Moscou en 1698, essentiellement composée de Tchèques, à l'instigation de l'Autriche ; ces Jésuites finiront d'ailleurs par être expulsés en 1719, suite à la rupture des relations diplomatiques entre les deux pays. Mais en même temps les Jésuites sont également présents sur les autres marches de l'Empire, en Extrême-Orient, en Chine et au Japon. Il est hautement symbolique qu'au traité de Nertchinsk qui fixe en 1689 la frontière de Sibirie méridionale entre Chine et Russie les Jésuites Thomas Pereira (1645-1708) et Jean-François Gerbillon (1654-1707) soient présents du côté chinois en qualité d'interprètes ; c'est grâce à eux que le traité peut être rédigé en latin, en russe et en mandchou<sup>7</sup>. La Russie aurait pu ainsi avoir le sentiment d'être assiégée aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est par la Contre-Réforme.

Les Russes sont effectivement des plus méfiants vis-à-vis des catholiques, voire franchement hostiles ; ils attribuent à ces « papistes » des arrière-pensées agressives de croisades et détestent cordialement la Pologne catholique, suite aux guerres du XVII<sup>e</sup> siècle (les Polonais osant même occuper Moscou en 1610). Et la haine du peuple russe envers les « Latins » est telle que le tsar

7. Ludolf connaissait personnellement le chef de la délégation russe, F.A. Golovin.

Michel Romanov qui règne de 1613 à 1645 édicte que l'on ne pourra désormais recruter les spécialistes étrangers dont le pays a besoin que parmi des protestants, assimilés a priori aux « Allemands ». Les Russes sont effectivement beaucoup plus tolérants vis-à-vis des protestants en qui ils ne décèlent pas un danger immédiat et qui peuvent être considérés comme des alliés objectifs dans le combat défensif contre Rome, même si la Suède luthérienne représente un cas à part. Il y a là l'amorce d'une relation privilégiée qui se manifestera bien des fois par la suite, depuis le rêve fou de Pierre III de convertir la Russie au protestantisme jusqu'aux slavophiles et à notre époque ; on pense ici aux études consacrées par A. Xomjakov au protestantisme, aux relations privilégiées de l'évêque Porfirij Uspenskij (1804-1885) avec l'église luthérienne (Nikitin 1998) et aux relations actuelles avec l'Église anglicane (Lossky 1998) ; on préférerait ainsi dans la Russie des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles que les précepteurs francophones soient protestants, donc suisses, montbéliardais ou vaudois (Michelis 1998, 309-311). On connaît bien aussi la curiosité pour les thèses luthériennes manifestée par Ivan le Terrible auprès des pasteurs étrangers installés en Russie ; il demanda au roi du Danemark en 1552 de lui envoyer la *Confession d'Augsbourg* et le *Cathéchisme* de Luther dans une traduction russe ; mais il n'en éconduisit pas moins en 1570 sans ménagement une mission luthérienne conduite par le frère morave Rokit qui nourrissait le dessein de le convertir. On sait aussi que Pierre I<sup>er</sup> fréquentait assidûment dans sa jeunesse le Faubourg des Étrangers à Moscou, surtout peuplé de protestants allemands ; parmi ses proches collaborateurs se trouvaient nombre de protestants : Patrick Gordon, le Suisse François Lefort, Ostermann, fils d'un pasteur de Westphalie, Münnich, l'Écossais James Bruce... On verra d'ailleurs Pierre I<sup>er</sup> et l'archevêque Teofan Prokopovič mettre certaines idées du protestantisme au service de leur idéal d'état autocratique et de soumission de l'église orthodoxe : la religion devenait un simple outil de gouvernement, contrôlé par l'institution du Saint Synode (Blanc 1965), trouvant ainsi une sorte de troisième voie entre papisme et théocratie orthodoxe<sup>8</sup>. La tradition s'instaura aussi de choisir des épouses étrangères protestantes

8. Teofan avait séjourné d'ailleurs en Suisse protestante et ses adversaires l'accuseront d'avoir trahi l'orthodoxie pour le protestantisme allemand : son Règlement ecclésiastique de 1720 s'inspire effectivement du *Cathéchisme* de Luther.

pour les tsars. Les observateurs étrangers pouvaient donc penser que le nouveau tsar serait plus aisément perméable au discours protestant et, selon la règle en vigueur alors, *cujus regio, ejus religio*, toute tentative de prosélytisme devait viser en priorité les élites du pays. On comprend mieux dès lors la dédicace de la *Grammatica russica* de Ludolf au tsar de 1700 : cet exemplaire bénéficie d'une typographie spéciale avec pagination à la slavonne, il s'agit bien d'un tirage privilégié.

Ludolf a servi effectivement de pionnier pour les activités missionnaires des piétistes de Halle ; il avait parfaitement compris les liens étroits qui unissaient l'Orient et la Russie, les orthodoxes russes et le patriarcat de Constantinople. Après lui Halle va devenir un centre de slavistique et d'orientalisme (Čyzevskij 1939 ; Winter 1953 ; Winter 1954) et c'est certainement à son initiative que Francke fonde en 1702 le Seminarium orientale destiné à concurrencer le Collegium orientale jésuite de Constantinople avec une typographie russe (Keipert 1997) et les missionnaires piétistes vont sillonner le monde, jusqu'en Laponie, au Groenland ou en Inde du Sud où Bartholomäus Ziegenbalg (1613-1716) va créer la première grammaire du tamoul (Ziegenbalg 1716) après avoir traduit en cette langue l'Évangile et le *Cathéchisme* de Luther. Le projet d'union avec les chrétiens de Russie va demeurer du reste récurrent en Occident jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, que ce soit chez les protestants, les jansénistes ou les catholiques (voir Boursier 1753 ; Gagarine 1856 ; Gagarine 1878 ; Pierling 1882 ; Jubé 1992 ; Mervaud 1998).

### 3. LE MESSAGE DE LA GRAMMATICA RUSSICA

1. « Prépositions » (*Communiores*) (pp. 43-46) ; 2. « Expressions diverses de la langue commune » (*Variæ expressiones communes*) (pp. 46-48) ; 3. « Du boire et du manger » (*De cibo et potum*) (pp. 48-53) ; 4. « De maître à serviteur » (*Inter dominum et servum*) (pp. 53-59) ; 5. « Du voyage et choses autres » (*De itinere, & aliis rebus*) (pp. 59-67) ; 6. « Du culte divin » (*De cultu Divino*) (pp. 60-90). On note qu'ici les mots traduits en latin le sont également en allemand en bas de page, à l'exception de la dernière rubrique qui concerne les choses spirituelles. Suit une description en

latin de la Russie, *Appendicis loco subjungemus pauca ad historiam naturalem Russiae spectantia* où l'on retrouve les subdivisions suivantes : *Mineralia* ; *Vegetabilia* ; *Animalia* ; *Homines*. Cette partie fut reproduite en anglais dès 1698 (Brand 1698). Dans l'une des deux variantes de l'édition, celle destinée au tsar, figure aussi un appendice avec les numéraux cardinaux (*numeri cardinales russici*) et un lexique russo-allemand de l'art militaire comprenant 48 entrées.

L'ouvrage présente donc un caractère utilitaire et pratique ; on note que la partie grammaticale décrit la langue russe quotidienne telle que Ludolf a pu la connaître par ses domestiques russes et ses fréquentations moscovites. Cela permet une communication directe qui court-circuite le slavon ; les exemples qui illustrent les règles de grammaire sont également empruntés à la langue de tous les jours à l'opposé des poncifs édifiants qu'affectionnaient les grammairres jésuites. Les « phrases » et « locutions » sont orientées de la même manière : « Je n'ai pas d'argent. » ; « Donne-moi du pain. » ; « Tu trouveras difficilement quelqu'un qui ne te trompe pas... » Tout l'ouvrage est donc mis au service de la communication vivante ; certes, il est rédigé en latin, mais c'est la langue scientifique universelle de l'époque qui permettra d'être compris de la majorité des gens éclairés, et on relève quand même toutes les gloses en allemand. A quoi pouvait donc bien servir la communication visée ?

On pense tout d'abord à des intérêts économiques ; pour financer ses bonnes œuvres (orphelinat, université, publications, missions...) le piétisme avait besoin de favoriser le commerce ; Halle disposait pour cela d'une solide tradition commerciale, et même hanséatique. En même temps, Ludolf est convaincu de la richesse potentielle de la Russie et il essaie d'en donner une idée dans la mini-encyclopédie qui clôt l'ouvrage où il insiste sur les richesses naturelles et ce qui en est exportable. C'est une vision où l'ascétisme religieux se sécularise déjà en s'alliant avec les valeurs du travail, de l'accumulation matérielle, et qui n'est pas sans nous rappeler les thèses de Max Weber sur les origines du capitalisme. On recommandera donc en Angleterre la publication du livre qui « serait un livre utile pour nos marchands en Russie » (Ludolf 1958, xv). Pourtant, la description de la Russie et de sa nature va aussi dans le sens de la vision piétiste du monde comme non seu-

lement un champ d'action offert à l'activité humaine mais aussi comme une création de Dieu digne de vénération, tradition qui perdure dans le mouvement écologiste allemand actuel. Ludolf s'inscrit aussi dans la tradition protestante de la *Cosmographia universalis* de Sebastian Münster de 1544 qui rassemblait des témoignages sur la Russie avec l'une des premières cartes fiables du pays. L'étude de la Nature sera aussi une préoccupation des Lumières, illustrée par exemple en Lettonie par le pasteur G.F. Stender (1714-1796), doyen de l'Eglise luthérienne (et formé à Halle !).

Du point de vue spirituel, c'est la rubrique *De cultu divino* qui est bien sûr la plus riche. Ludolf commence ici par des phrases anodines du genre de « Je n'ai pas entendu les cloches sonner ce matin », mais il passe ensuite sans tarder à des phrases qui contruisent en fait tout un discours doctrinal ; il s'agit en effet d'argumenter la grande idée piétiste de réunion des chrétiens et de faciliter ainsi le travail d'éventuels missionnaires ; tout est basé sur l'idée de tolérance mutuelle et de valorisation du sentiment religieux et on sait que les piétistes étendaient même cette tolérance aux juifs. Ludolf illustre donc cet irénisme piétiste par tout un argumentaire :

« On dira que tu fréquentes des hommes de toute religion. Quand je trouve un homme bon, je l'aime et respecte même s'il appartient à une foi différente, et quand je trouve un homme de rien, je n'en fais aucun cas, fût-il mon parent. » (p. 69-70)

En même temps, il défend l'idée que la piété profonde, affective et sentimentale, la religion du cœur, l'emporte sur le dogme et l'intellectualisme :

« Je déteste les disputes sur les choses divines. J'ai relevé qu'observent moins la voie indiquée par le Christ ceux qui se disputent le plus sur les questions de foi. » (p. 74)

Et Ludolf illustre son argumentaire par une série de citations des Évangiles qui n'ont visiblement jusqu'ici guère intéressé les chercheurs, omnibus qu'ils étaient par le côté linguistique de la *Grammatica russica*. Or ces quatorze citations, dûment référencées, sont rédigées en un russe très pur et non en slavon alors que les textes sacrés n'existaient alors en Russie qu'en version slavonne ; le premier texte complet de la Bible slavonne, complété par les traductions de Gennadij, avait été imprimé en 1581 à Ostrog, en Volhynie (Sud-Ouest de l'Ukraine). Un autre piétiste de Halle, le pasteur Johann Ernst Glück (1652-1705) traduira la Bible en russe

dans les années 1680 mais son texte disparaîtra en 1702 lors du sac de Marienburg (Malbork) par l'armée russe<sup>9</sup>. Le XVIII<sup>e</sup> siècle verra apparaître plusieurs traductions russes des Psaumes chez Kantemir, Trediakovskij, Lomonosov<sup>10</sup>, Sumarokov (Olesch, Rothe 1989) après celle d'Avraam Firsov de 1683 (à partir de la Bible polonaise...); Lomonosov mettra aussi en vers des extraits du Livre de Job (Lomonosov 1959, 137-138, 315, 328-330; Unbegaun 1973; Keipert 1996). La résistance à la traduction des textes sacrés était telle qu'il faudra pourtant attendre 1818 pour que la Société biblique russe, soutenue par l'Église orthodoxe et Alexandre I<sup>er</sup>, réalise enfin la première traduction russe des Évangiles<sup>11</sup>. Les citations de Ludolf seraient donc les premières tentatives de traduction de la bonne parole conservées à ce jour et on s'étonne que cela ne soit mentionné nulle part, ni dans l'ouvrage de Čistovič (Čistovič 1889) qui fait autorité mais se limite au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup> ni dans celui de Rižskij (Rižskij 1978). On connaît certes une traduction de quelques versets de l'Évangile selon saint Luc par Sparwenfeld mais ils sont datés de 1697<sup>13</sup>. Plusieurs hypothèses peuvent être ici

- 
9. La petite histoire retient que la future seconde épouse de Pierre I<sup>er</sup>, Catherine I<sup>re</sup>, avait été servante en Livonie chez ce pasteur, ce qui ouvrit à celui-ci bien des portes en Russie. Fait prisonnier par les Russes à Marienburg, Glück fut emmené à Moscou et invité par Pierre I<sup>er</sup> à collaborer à son projet de faire publier une Bible hollandaise avec traduction parallèle en russe; le piétiste Paus(e) fut associé après la mort de Glück en 1705 à l'entreprise qui finit cependant par être abandonnée à la mort de Pierre (Keipert 1991, 104; Winter 1953, 247-248).
  10. Lomonosov traduisit en vers russes 9 psaumes: les 1, 14, 26, 34, 70, 103, 116, 143, 145. (Lomonosov, 1959, pp. 369-370, 157-158, 371, 374, 375, 380, 382-386, 228-238, 184, 111-116, 105-107). Il cite sa traduction de trois des psaumes dans sa *Rhétorique* (Lomonosov, 1952, 127-128, 315, 328-330).
  11. En 1823 le Psautier fut également traduit en russe; la Bible complète fut éditée en français, traduite d'après la Vulgate en 1817; le Pentateuque fut publié en russe en 1825; mais cette dernière édition fut vouée au bûcher la même année, suite au soulèvement de décembre 1825, et la Société biblique interdite en 1826 (Gasparov, 1992, 124-129). Comme le note Helmut Keipert, il y avait un conflit récurrent entre la conception dogmatique d'une Bible slavonne basée sur la tradition et une Bible rapportée au grec et plus soucieuse d'exactitude philologique (Keipert, 1991, 104). Le texte russe complet de la Bible, dit « traduction synodale », ne fut diffusé qu'en 1876 dans la traduction de G.P. Pavskij et de l'archimandrite Makarij (Gluxarev). Il est cocasse de relever qu'Alexandre I<sup>er</sup>, dans sa phase piétiste, avait encouragé la traduction car il était choqué du fait que la société russe cultivée du début du siècle lût les Écritures en français, le slavon lui étant devenu par trop étranger.
  12. Nous avons pu le faire vérifier à la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg par Iouri Polouektov sollicité grâce à Jean Breuillard; nous les remercions pour leur aide.
  13. Il s'agit des versets 21/25-28; Sparwenfeld indique dans une lettre à Leibniz du 3 mars 1697 qu'il a traduit ce passage du texte slavon de la Bible d'Ostrog de 1663

envisagées : ou bien Ludolf a emprunté ces citations à une mystérieuse traduction préexistante et on pense ici à la piste suédoise, ou encore à la traduction du pasteur Glück qu'il a pu rencontrer à Halle (on sait que Glück et son disciple Paus ont aussi traduit en russe des chorals luthériens dans un russe très pur, créant du coup la versification syllabo-tonique en russe), ou bien il a composé lui-même les passages en question, ce qui, au regard de ses dons linguistiques, demeure une hypothèse vraisemblable. Dans tous les cas, Ludolf nous propose les premiers fragments russes attestés des Évangiles et le fait mérite d'être relevé. Il s'inscrit dans le souci piétiste et protestant de proposer aux hommes les textes sacrés écrits dans leur propre langue, la langue de tous les jours, et de leur donner ainsi un accès direct à la parole de Dieu.

En fait, même la partie proprement grammaticale illustre la même idéologie qui rapproche les protestants des orthodoxes ; à l'inverse de la tradition catholique, l'orthodoxie et le protestantisme considèrent en effet la confusion des langues non pas comme une punition mais comme un don divin de diversité. Saint Augustin déjà, dans sa critique de l'Empire, suggérait que la confusion des langues avait certes châtié l'orgueil des hommes mais aussi permis la libération des nations. La Pentecôte, acte d'amour, l'emporte sur la malédiction de Babel. Plus tard, la pensée des Lumières ira dans le même sens en donnant à chaque peuple une chance égale d'accéder à l'histoire du monde.

On sait que, au contraire, chez les catholiques, toujours nostalgiques d'unité et d'universalité, le latin était un modèle écrasant de description des langues. Au besoin, si une catégorie grammaticale latine était absente d'une langue, on n'hésitait pas à l'inventer ! c'est ainsi que les Jésuites ont procédé pour décrire les langues amérindiennes en Amérique du Sud. La *Grammatica russica* réalise au contraire une synthèse respectueuse des traditions locales. Ludolf emprunte en effet beaucoup à la grammaire slavonne de Smotrickij, que ce soit dans le domaine de la terminologie ou celui de l'aspect ; il considère en effet que le slavon est suffisamment

---

en russe et qu'il le lui envoie (Birgegaard, 1992, 53-54). Leibniz préparait alors des textes parallèles polyglottes qui seront publiés plus tard (Leibniz, 1717, 354-357). Cette tradition s'est prolongée avec celle des *Paster-Noster* polyglottes qu'on retrouve jusqu'au *Mithridates* de Johann Christoff Adelung au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

proche du russe pour justifier ces emprunts et il prend en considération le prestige de cette grammaire. On relève dans le même esprit que Ludolf ne fait pas figurer les prières de base, le *Pater noster* et autres, dans son chapitre intitulé *De culto divino*, contrairement à la tradition des grammaires missionnaires du Nouveau Monde. Cela prouve bien qu'il considérait que cela n'était pas nécessaire puisque la version slavonne existait déjà. Mais il applique simultanément le modèle protestant de description de la langue vulgaire ; et on s'est rendu compte qu'il recourait aussi au modèle de description de Ratke en basant toute la morphologie verbale sur l'infinitif, alors qu'elle l'était sur le présent chez Smotrickij. Ce modèle traduit une vision nouvelle du monde : l'infinitif est la forme verbale qui correspond à la catégorie du temps et de l'espace en ce qu'ils ont d'éternel alors que les autres modes et temps verbaux ne sont que des accidents.

En fait, la grammaire slavonne de Smotrickij devait elle-même beaucoup à la Réforme qui a marqué toute la grammatisation du slavon à cette époque. Cette dernière s'est en effet produite à l'Ouest de la Moscovie, là où s'affrontaient Réforme et Contre-Réforme. Zizanij, l'auteur de la première grammaire slavonne, avait produit en 1627 un *Cathéchisme* censé s'opposer à la Réforme mais tellement empreint en fait d'esprit réformé qu'il fut interdit par les autorités orthodoxes ; et sa grammaire slave démarque souvent la *Grammatica latina* de Melanchton (Djubo 1998)<sup>14</sup>. Quant à Smotrickij, partagé entre orthodoxie et union, s'il avait été formé par les Jésuites au collège de Vilna, il avait ensuite fréquenté les universités protestantes de Leipzig et Wittenberg ; en rédigeant sa grammaire slavonne, il voulait en fait promouvoir le slavon vernaculaire face à un latin et un polonais envahissants. On ne saurait donc trop insister sur le rôle de la Réforme dans la promotion et la grammatisation des langues slaves grâce aux traductions de la Bible et des Psaumes ; nous pensons ici au Croate Bartol Kašić (1575-1658), au sorabe fixé par les Réformés au XVI<sup>e</sup> siècle, à Jan Hus et à la traduction tchèque de la Bible de Kralice, à la première grammaire tchèque du frère morave Jan Blahoslav, à Trubarj (Kluge 1995), Dalmatin et Bohorič pour le slovène, à la première

14. On a démontré aussi que la fameuse *Rhétorique* de Makarij, parue en 1620, était une traduction libre des *Elementorum rhetorices libri duo* de Melanchton parus en 1531 (Lachmann, 1982).

littération du kachoube (Duličenko 1981, 43) et jusqu'au protestant Štur qui a créé le slovaque littéraire dans les années 1840.

Et les Jésuites dans tout cela ? dans la grammatisation du russe on doit admettre que Ludolf et les piétistes les ont largement surpassés. En 1690 paraît en Bohême une grammaire russe grossière du Jésuite Jiří David qui avait appris le russe à Moscou auprès du luthérien suédois Sparwenfeld, ce qui est un comble ! (Florovskij 1938) Ce fut un échec complet et une tentative sans lendemain. Comment expliquer cette absence des Jésuites ici à une époque où ils faisaient tant pour nous faire découvrir les langues amérindiennes ? A peut-être joué un certain mépris envers la culture russe ; Piotr Skarga, chef de la Contre-Réforme en Pologne, raille l'ignorance du clergé orthodoxe qui ne comprenait même pas sa propre Bible en ce début du XVII<sup>e</sup> siècle et ne disposait encore ni de grammaire ni de dictionnaire pour le slavon. En même temps la curie romaine thésaurise aux Archives de la Congrégation de la Foi toute l'information linguistique et anthropologique qui s'accumule dans les missions et qu'il n'est pas question de rendre publique ; car, comme le rappelle Sylvain Auroux, « [...] vocabulaires et grammaires sont des instruments de *commerce et de pouvoir* [...], comme de *propagande religieuse*. L'information linguistique et anthropologique est une *richesse* [...] ». (Auroux 1984, 295) La fondation de la Congregatio de Propaganda Fide à Rome en 1622 qui s'accompagnait d'un véritable programme de colonisation linguistique pour diffuser le christianisme à travers le monde n'avait rien changé à cette rétention systématique d'information (Swiggers 1997, 150-155).

Mais l'échec des Jésuites en terrain russe est particulièrement patent, surtout si on le compare avec leurs succès en Amérique, aux Indes, au Japon et en Chine, qui étaient basés sur l'indigénisme et l'inculturation. C'est que dans la Slavia le latin, langue de l'universalité, était devenu un symbole et que le clivage catholicisme-orthodoxie s'opérait sur ce terrain ; les orthodoxes des confins occidentaux de la Russie ont d'ailleurs à l'inverse favorisé les études latines pour mieux combattre le catholicisme avec ses propres armes<sup>15</sup> ; et on relèvera que même le projet d'union des chrétiens

15. On verra l'archevêque Feofanij Prokopovič, acteur central de l'Église orthodoxe russe sous Pierre I<sup>er</sup>, attaquer les Jésuites sur leur propre terrain en publiant contre eux à Königsberg en 1712-1716 ses *Christianæ orthodoxæ theologiae* [...] lec-

slaves de Križanić s'appuyait sur un espéranto slave où l'idée de langue universelle demeurait au premier plan.

Au contraire la *Grammatica russica* a marqué un pas décisif vers l'affirmation du russe moderne ; dans sa démarche fondée sur le partage du savoir, elle a influencé les premiers grammairiens russes, tel Lomonosov (N. Grunskij 1911). Elle a été suivie d'une série d'autres grammaires rédigées par des Allemands piétistes, des grammaires missionnaires : « Les débuts de la grammaire russe en Russie ont des racines religieuses si on les met en rapport avec des noms comme ceux de H. W. Ludolf, J. E. Glück, J. W. Paus et avec le cercle de Francke à Halle. » (Keipert 1999, 20 ; voir aussi Keipert 1988 ; Uspenskij 1992)<sup>16</sup> Certes, tous ces grammairiens piétistes n'ont pas réussi à faire passer en Russie leur message religieux ; si en 1703 le tsar autorise les piétistes à ouvrir un lycée allemand à Moscou, celui-ci finira par se dégermaniser pour devenir lycée de l'Académie et noyau de la future Académie des sciences. Les piétistes allemands ont néanmoins contribué à ouvrir la Russie au monde et la *Grammatica russica* de Ludolf, grammaire missionnaire, a marqué un pas décisif dans la promotion du russe moderne, fait d'autant plus remarquable que ses émules piétistes, tels Glück (Glück 1994) ou Paus(e) (Mixal'či 1970), ont eu tendance à régresser vers un modèle latin de description linguistique.

## BIBLIOGRAPHIE

- AMIROVA, T.A. ; OL'XOVIKOV, B.A. ; ROŽDESTVENSKIJ, Ju.V. 1975. *Očerki po istorii lingvistiki*, Moscou, Glavnaja redakcija Vostočnoj literatury.
- ARCHAIMBAULT, S. 1999. *Préhistoire de l'aspect verbal : l'émergence de la notion dans les grammaires russes*, Paris, CNRS.
- AUROUX, S. 1984. « Linguistique et anthropologie en France (1600-1900) », in Rupp-Eisenreich, B. (éd.), *Histoires de l'anthropologie (XVI<sup>e</sup> -XIX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, 291-318.
- BERNARD, A. 1997. « August Ludwig von Schlözer, un médiateur pour l'historiographie de la Russie », in Dmitrieva, K. ; Espagne M. (éd.), *Philologiques. IV*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 41-54.
- BIRGEGAARD, U. 1971. *J. G. Sparwenfeld och hans lexikografiska arbeten*, Uppsala, thèse ronéotypée.

---

*iones* ; les Académies slavo-gréco-latines de Kiev et Moscou avaient des enseignements de latin.

16. Les *Rudimentæ linguae Russicæ* de Joachim Christoph Stahl (1745) avaient été composés également à la demande des piétistes de Halle.

- BIRGEGAARD, U. 1992. « Soobraženija o russkom jasyke v pis'mennom nasledii I.G. Sparvenfel'da », in Sjöberg A., Durovič L., Birgegaard U., *Dolomonosovskij period russkogo literaturnogo jazyka*, Stockholm, 41-62. Slavica suecana Series B — Studies. Vol. I, 41-62.
- BLANC, S. 1965. « L'Église russe à l'aube du "Siècle des Lumières" », *Annales. Économies Sociétés Civilisations*, 1, 442-464.
- BOURSIER, L.-F., abbé. 1753. « Relation des démarches faites par les Docteurs de Sorbonne pour la réunion de l'Église de Russie dans les années 1717 et suivantes », in *Histoire et analyse du livre de « L'Action de Dieu »*. *Opusculus de M. Boursier relatifs à cet ouvrage. Mémoire du même auteur sur la divinité des Chinois. Relations des démarches faites par les docteurs de Sorbonne pour la réunion de l'église de Russie, et recueil des pièces qui concernent cette affaire*, Paris, 3.
- BRAND, Ad. 1698. *A Journal of an Embassy from Their Majesties John and Peter Alexowitz, Emperors of Muscovy, etc. into China, [...] in the Years 1693, 1694 and 1695. Written by Adam Brand, Secretary of the Embassy. Translated from the Original printed at Hamburgh 1698. With some curious Observations concerning the Products of Russia by H.W. Ludolf*, London, 1698, in-8°, 134 p.
- BULIČ, S.K. 1893. *Cerkovno-slavjanskije èlementy v sovremennom literaturnom i narodnom russkom jazyke*, Saint-Pétersbourg (ouvrage réédité : Kosta E. (éd.) (1986). S.K. Bulič. *Cerkovno-slavjanskije èlementy v sovremennom literaturnom i narodnom russkom jazyke*, München, Otto Sagner).
- BURCEV. 1637. *Načal'no učenje čelovekom xotjaščim razumeti božestvennye pisanija*, Moscou.
- CHAILLOU-GERONIMI, V. 1998. « La mission de Juraj Križanić en Moscovie », *Revue des études slaves*, 70/2, 347-361.
- ČISTOVIČ, I.A. 1889. *Istorija perevoda Biblii na russkij jazyk*, 2e izd., Saint-Pétersbourg.
- COCRON, F. 1962. *La langue russe dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle (morphologie)*, Paris, Institut d'études slaves.
- COCRON, F. 1966. « Morphologische Betrachtungen zu den russischen Grammatiken H.W. Ludolfs und E. Kopijewitz », *Wiener slawistisches Jahrbuch*, 13, 114-122.
- COLLIJN, I. 1913. « Der in Stockholm gedruckte russische Catechismus aus dem Jahre 1628 », *Archiv für slavische Philologie*, Berlin, 34, 246-251.
- ČYZEVSKIJ, D. 1939. « Der Kreis A.H. Franckes in Halle und seine slavistische Studien », *Zeitschrift für slavische Philologie*, Leipzig, 16.
- DANILEVSKIJ, V.V. 1954. *Russkaja texničeskaja kniga XVIII veka*, Moscou-Leningrad.
- DJUBO, B.A. 1998. « Nemeckij gumanist i reformator Filipp Melanxton i vostočnoslavjanskij prosvetitel' Lavrentij Zizanj », in *Nemcy v Rossii*, Saint-Pétersbourg, Rossijskaja Akademija nauk, 18-25.
- DULIČENKO, A.D. 1981. *Slavjanskije literaturnye mikrojazyki*, Tallin.
- DUNN, J.A. 1993. « What was Ludolf writing about ? », *The Slavonic and East European Review*, 71/2, 201-216.

- DŽAMBO, J. ; KESSER, W. 1988. « Jurij Križanič — ein katholischer Eiferer in Rußland », in *Deutsche und Deutschland aus russischer Sicht 11. — 17. Jahrhundert*, München, 238-273.
- DUROVIČ, L. 1995. « Émergence de la pensée grammaticale en Russie ancienne et formation de la grammaire du russe normatif », *Histoire Épistémologie Langage*, 17/2, 17-32.
- FLOROVSKIJ, A. 1938. « Ruská mluvnice českého jesuity z r. 1690 », *Slovo a slovesnost. List pražského lingvistického kroužku*, IV, Praha, 239-245.
- FLOROVSKIJ, A.V. 1966. « Petr Velikij i k'fiopija », *Orbis Scriptus. Dmitrij Tschizhevskij zum 0. Geburtstag*, München, Wilhelm Fink Verlag.
- GAGARINE, J. 1856. *La Russie sera-t-elle catholique ?*, Paris, Charles Douniol.
- GAGARINE, J. 1878. *L'Impératrice Anne et les catholiques en Russie*, Lyon.
- GASPAROV, B.M. 1992. *Poëtičeskij jazyk Puškina kak fakt istorii russkogo literaturnogo jazyka*, Wien (*Wiener slawistischer Almanach-Sonderband 27*).
- GLÜCK, J.E. 1994. *Grammatik der russischen Sprache (1704)*, Hrsgb. und mit einer Einleitung versehen von H. Keipert, B. Uspenskij und V. Živov, Köln-Weimar-Wien, Böhlger.
- GRUNSKIJ, N.K. 1911. *Očerki po istorii razrabotki sintaksisa slavjanskix jazykov*, Saint-Pétersbourg.
- HORBATSCH, O. (éd.) 1974. *Smotrickij. Grammatiki slovenskiæ pravil'naæ sintagma...* Frankfurt am Main, Kubon und Sagner.
- ISTOMIN, Karion 1694. *Bukvar' slavjano-rossijskix pis'men*, Moscou.
- JAGIČ, I.V. 1910. *Istorija slavjanskoj filologii*. Saint-Pétersbourg, 66.
- JESMAN, Cz. 1958. *The Russians in Ethiopia. An Essay on futility*, London, Chatto and Windus.
- JOBERT, A. 1974. *De Luther à Mohila. La Pologne dans la crise de la Chrétienté 1517-1648*, Paris, Institut d'Études slaves.
- JUBÉ, J. 1992. *La religion, les mœurs et les usages des Moscovites*, éd. par Michel Mervaud, Oxford.
- KAČENOVSKIJ, M. 1807. *Vestnik Evropy*.
- KEIPERT, H. 1988. « Der deutsche Beitrag zur Entwicklung der Russischen Grammatik vor Lomonosov », *Slawistyka niemiecka a kraje slowianskie*, Warszawa, 129-136.
- KEIPERT, H. 1991. « Kreščenie Rusi i istorija russkogo literaturnogo jazyka », *Voprosy jazykoznaniya*, 5, 86-112.
- KEIPERT, H. 1996. « Lomonosov und Luther », *Die Welt der Slaven*, 41, 62-88.
- KEIPERT, H. 1997. « Die Stockholmer Russisch-Paradigmatik des 18. Jh. ("Extranea 157 : 6, 38" als hallischer Druck », *Zeitschrift für slavische Philologie*, 56/1, 158-180.
- KEIPERT, H. 1999. « Grammatik und Theologie. Zur Objektsprache des slavischen Traktats über die acht Redeteil », *Zeitschrift für slavische Philologie*, 58/1, 19-42.

- KLUGE, R.-D. (éd.) 1995. *Ein Leben zwischen Laibach und Tübingen. Primus Truber und seine Zeit*, München, Verlag Otto Sagner.
- KOULMANN, N. 1932. « La première grammaire russe », *Le monde slave*, 9/6, 400-415.
- LACHMANN, R. 1982. « Vorbemerkung », in *Feofan Prokopovitch. De Arte Rhetorica Libri X klijoviae*, Köln — Wien, Böhlau Verlag.
- LARIN, B.A. (éd.) 1937. *Genriks Vil'gel'm Ludol'f. Russkaja grammatika. Oksford, 1696* Leningrad.
- LARIN, B.A. 1941. « Tri inostrannyx istočnika po istorii russkogo jazyka XVI-XVII vv. » *Doklady i soobščeniya Instituta ursskogo jazyka AN SSSR*, Moscou, 1, 157-164.
- LARIN, B.A. (éd.) 1948. *Parižskij slovar' moskovitov*, Riga.
- LARIN, B.A. (éd.) 1959. *Russko-anglijskij slovar'-dnevnik Ričarda Džemsa (Richard James) (1618-1689)*, Leningrad.
- LAROUSILHE, O. DE. 1989. *L'Ukraine*, Paris, PUF, Que sais-je ? 3371.
- LEIBNIZ, G.W. von 1717. *Illustris viri Godofr. Guilielmi Leibnitii Collectanæ etymologica*, Hanoverae.
- LOMONOSOV, M.V. 1757. *Rossijskaja grammatika*, Saint-Pétersbourg.
- LOMONOSOV, M.V. 1952. *Polnoe sobranie sočinenij*, Moscou-Leningrad, AN SSSR, 7.
- LOMONOSOV, M.V. 1959. *Polnoe sobranie sočinenij*, Moscou-Leningrad, AN SSSR, 8.
- LOSSKY, N. 1998. « L'Eglise d'Angleterre et l'orthodoxie russe. Quelques exemples de relations », *Revue des études slaves*, 70/2, 469-476.
- LUDOLF, H.W. 1712. *Reliquiae Ludolfianae : The pious Remains of Mr. Hen. Will. Ludolf [...]*, London.
- LUDOLF, H.W. 1958. *Henrici Wilhelmi Ludolfi Grammatica Russica, Oxonii A.D. MDCXCVI*, édition critique de B.O. Unbegaun, Oxford, at the Clarendon Press [édition fac-similé].
- MAKSIMOV, F. 1713. *Grammatika slavenskaja, vkratce sobrannaja v greko-slavjanskoj Škole, jaže v Velikom Novegrade pri dome archierejskom*, Saint-Pétersbourg.
- MARTEL, A. 1938. *La langue polonaise dans les pays ruthènes. Ukraine et Russie Blanche. 1569-1667*, Lille.
- MATTHEWS, W.K. 1960. *Russian historical Grammar*, London, University of London, The Athlon Press.
- MERVAUD, M. 1998. « Jacques Jubé et l'union des Eglises », *Revue des études slaves*, 70/2, 377-398.
- MIXAL'ČI, D.E. 1970. « O grammatike I.V. Pauze (1670-1735) », *Actes du X<sup>e</sup> Congrès International des Linguistes. Bucarest, 28 août-2 septembre 1967*, 2, Bucarest, 267-273.
- MICHELIS, C.G. DE. 1998. « Les vaudois et la Russie », *Revue des études slaves*, 70/2, 309-332.

- NIKITIN, Arximandrit. 1998. « Episkop Porfirij (Uspenskij) i evangeličesko-ljuteranskaja cerkov' », in *Problemy kul'turnogo vzaimodejstvija*, Saint-Pétersbourg, 253-259.
- OBNORSKIJ, S.P. 1960. « Russkaja grammatika Ludol'fa 1696 g. », *Izbrannye raboty po russkomu jazyku*, Moscou, Gos. Učebno-pedagogičeskoe Izd., 144-161.
- OLESCH, R. ; Rothe H. (éd.) 1989. *Trediakovski. Psalter 1753*, Paderbon-München-Wien-Zürich, Ferdinand Schöning.
- PIERLING, P. 1882. *La Sorbonne et la Russie*, Paris, Leroux.
- RIŽSKIJ, M.I. 1978. *Istorija perevodov Biblii v Rossii*, Novosibirsk, « Nauka », Sibirskoe otdelenie.
- SEEMANN, K. 1984. « Loquendum est Russica & scribendum est slavonica », in *Russia mediaevalis*, München
- SIMMONS, John S.G. 1950. « H.W. Ludolf and the Printing of his *Grammatica Russica* at Oxford in 1696 », *Oxford Slavonic Papers*, 1, 104-129.
- ŠIŠKOV, A.S. 1803. *Rassuždenija o starom i novom sloge rossijskogo jazyka*, Saint-Pétersbourg.
- SJÖBERG, A. 1975. « Pervye pečatnye izdanija na russkom jazyke v Švecii (Katexizis Ljutera [...]) », *Slavica lundensia*, Lund.
- SLAVINECKIJ, Epifanij. 1664-1676. *Kniga leksikon greko-slavjano-latinskij*, Moscou.
- SMOTRICKIJ, M.G. 1919. *Grammatiki slovenskija pravil'noe sintagma...* Vilno. (éd. critique : Horbatsch O., 1974, Frankfurt am Main, Kubon and Sagner)
- SWIGGERS, P. 1997. *Histoire de la pensée linguistique*, Paris, PUF.
- TETZNER, J. 1955. *H.W. Ludolf und Rußland*, Berlin, Akademie Verlag
- UNBEGAUN, B. 1938. c.r. de B.A. Larin, *H.W. Ludolf, Russkaja grammatika, Oxford, 1696* (Leningrad 1937), *Bulletin de la Société de Linguistique*, Paris, XXXIX, 145.
- UNBEGAUN, B. 1950. « Colloquial and Literary Russian », *Oxford Slavonic Papers*, 1, 26-36.
- UNBEGAUN, B. 1965. « Le russe littéraire est-il d'origine russe ? », *Revue des études slaves*, XLIV, 19-28.
- UNBEGAUN, B.O. 1973. « Lomonosov und Luther », *Zeitschrift für slavische Philologie*, 37/1, 159-174.
- USPENSKIJ, B.A. 1987a. *Istorija russkogo literaturnogo jazyka (XI-XVIIv.)*, München, Verlag Otto Sagner.
- USPENSKIJ, B.A. (éd.) 1987b. *Jean Sohier. Grammaire & Methode Russes et Françaises*, München, Verlag Otto Sagner, 1-2.
- USPENSKIJ, B.A. 1992. « Dolomonosovskie grammatiki russkogo jazyka (itogi i perspektivy) », in *Dolomonosovskij period russkogo literaturnogo jazyka, Slavica Suecana*, Stockholm, Series B, vol. 1, 63-169.
- VAILLANT, A. 1968. *Textes vieux-slaves. I. Textes et glossaire*, Paris, Institut d'études slaves.

- VINOGRADOV, V.V. 1982. *Očerki po istorii russkogo literaturnogo jazyka XVII-XIX vekov*, Moscou, 3<sup>e</sup> éd.
- WATERMAN, John T. 1978. *Leibniz and Ludolf on Linguistic Things : Excerpts from their Correspondance (1688-1703)*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press.
- WINTER, E. 1953. *Halle als Ausgangspunkt der Deutschen Rußlandkunde im 18. Jahrhundert*, Berlin, Akademie Verlag.
- WINTER, E. 1954. *Die Pflege der west- und südslavischen Sprachen in Halle im 18. Jahrhundert*, Berlin.
- WORTH, D.S. 1981. « The French captain's Russian », *Russian Linguistics*, 5/3, 199-210.
- ZAXAR'IN, D.B. 1995. *Evropejskie naučnye metody v tradicii starinnyx russkix grammatik (XV-ser. XVIII v.)*, München, Verlag Otto Sagner.
- ZIEGENBALG, B. 1716. *Grammatica damulica..*
- ZIZANIJ, L. 1596. *Grammatika slavenska*, Vilno. (éd. critique : Friedhof, G., 1972, Frankfurt am Main, Kubon und Sagner).

*Université de Toulouse-Le Mirail,  
département de slavistique - CRIMS*